



La revue Solstices



| **Roberto Deidier** |

février 2022

Les éditions Solstices

*Photographie de Dino Ignani, tous droits réservés.
Avec l'amical accord de l'artiste.*

Table des matières

Présentation.....	2
I All'atro capo (2021).....	5
II Dietro la sera.....	35
III Solstices.....	41
IV Gabbie per nuvole.....	57
V Il primo orizzonte.....	65
VI Una stagione continua.....	73
VII Libro naturale.....	81
VIII Il passo del giorno.....	89

Présentation

C'est sous les auspices de Dario Bellezza et d'Amelia Rosselli que Roberto Deidier (1965) entre en poésie. Longtemps aussi, il a fait route avec Elio Pecora, incontournable dans la littérature italienne depuis des décennies. Tous ces grands noms méritent une visibilité plus grande dans le paysage francophone.

La poésie de Roberto Deidier, dont on appréciera l'évolution, au fil des recueils, d'une tendance à l'hermétisme encore sensible dans les années 90 jusqu'à une clarté et une précision classicisantes plus actuelles, a toujours écrit une poésie du quotidien et de la matière. Ou plutôt de l'attention aux choses. Pas de discours théoriques, pas d'abstractions vaines, même quand l'inspiration est tirée de l'art ou de la mythologie (gréco-latine, biblique). On trouve Google Maps et Nature Geographic, et sans enlever à la force des vers, cette présence trop rare de l'époque enrichit une verve qui n'a pas besoin d'évacuer le banal pour paraître plus élevée.

Mais ce qui fait la puissance de la poésie

de Roberto Deidier est que cette attention au quotidien est toujours d'une intensité telle qu'elle laisse sentir le moment de rupture. Rupture émotionnelle, rupture du pacte de lecture, de la communicabilité. C'est cela, en tout cas, qui nous touche.

Les deux derniers recueils jouent dès leur titre, *Solstizio* et *All'altro capo*, sur ce registre. Et s'il n'est pas question de relire les précédents à l'aune de cette évolution, nous pouvons néanmoins naturellement y déceler la dynamique qui y mènera, parmi d'autres qui nous auraient menés ailleurs.

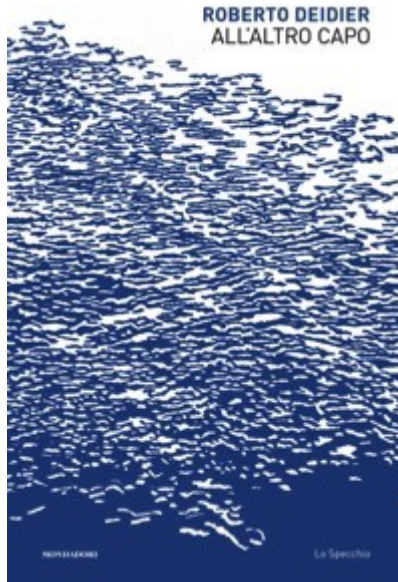
Notre traduction est amendable, comme toute traduction, mais nous voulions donner au public francophone, pour la première fois, une vue d'ensemble de cette œuvre précieuse et toujours en construction.

Pour toute remarque, question ou
commentaire, vous pouvez écrire à

rodolphe.gauthier@laposte.net

Bonne lecture,
Rodolphe Kasmirak-Gauthier

I | All'altro capo (2021)



*Verso sera, i gomiti sulla ringhiera,
Si va incontro a un'improvvisa limpidezza,
La polvere del giorno decanta
Minuscoli grani di pensiero,
Sembra più alto il cielo. L'ippocastano
Piega i rami sulla corona di ortensie
E le sue voci si fanno profonde
Come un fuoco di cori segreti.*

*I gomiti sulla ringhiera ancora calda
E il cielo sempre più alto.*

Vers le soir, les coudes sur la rembarre,
On rencontre une clarté inattendue,
La poussière du jour décante
De minuscules grains de pensée,
Le ciel semble plus haut. Le marronnier
Plie ses branches sur la couronne d'hortensias
Et les voix se font plus profondes
Comme un feu de chœurs secrets.

Les coudes sur la rembarre encore chaude
Et le ciel toujours plus haut.

*L'ombra della finestra sulle parete azzurra
All'alba, il profilo nero della bottiglia,
La santità del silenzio dopo l'amore
Forse li hai portati nel respiro
Del sonno, forse hai sentito
Quanto ero sveglio per non aver creduto
A un miraggio che durava,
Arreso infine a una stanchezza senza sogni.*

*Quest'autostrada mi riporta indietro
Al mio futuro, ad altri viaggi senza te,
Mi fa pensare come scorre sull'asfalto
La mia attesa, come stia in agguato la paura
A un cantiere, a una deviazione,
Se questo altro non siamo, un percorso
Di accidentata felicità, di sorprese
Non segnalate, incaute sospensioni.*

L'ombre de la fenêtre sur le mur bleu
À l'aube, le profil noir de la bouteille,
La sainteté du silence après l'amour
Peut-être tu les as portés dans le souffle
du sommeil, peut-être tu as senti
Que j'étais réveillé de ne pas avoir cru
Au mirage qui durait,
Rendu enfin à une fatigue sans rêve.

Cette autoroute me ramène
À mon avenir, à d'autres voyages sans toi,
Me fait penser à comment coule sur l'asphalte
Mon attente, comment la peur se tapit
Dans un chantier, à un détour,
Si nous ne sommes pas autre chose qu'un chemin
De bonheur accidenté, de surprises
Non signalées, de suspensions imprudentes.

*Sono questi i giorni del primo sole
Quando sbiadisce il rigore dell'inverno
E i pioppi ancora spogli nel parco si riscaldano.
Uno non c'è più, resta una piccola fossa
All'ombra lunga dei superstiti.*

*Guardo le sedie riposte delle nostre cene
In una stanza ancora piena d'echi
E fuori i merli nell'aria tiepida
Saltano da un ricordo a un altro.*

*Vorrei sentire ancora una volta il mio cuore
Che troppo lungamente fa silenzio
E il cuore del mio cuore cantare
Di una strana felicità.*

*Si sopravvive così, senza argini,
Dentro un umore piatto, una costanza
Aspra disciolta in questo azzurro di aprile,
Resistendo all'ossessione
Di nulla amare, prendere, fermare.*

Les voilà les jours du premier soleil
Quand s'estompe la rigueur de l'hiver
Et que les peupliers encore dépouillés du parc se
réchauffent.
Lui, il n'est plus là, il reste un petit creux
À l'ombre longue des survivants.

Je regarde les chaises rangées de nos dîners
Dans une chambre encore pleine d'échos
Et dehors les merles dans l'air tiède
Sautent d'un souvenir à l'autre.

Je voudrais sentir encore une fois mon cœur
Qui depuis trop longtemps garde le silence
Et le cœur de mon cœur chanter
D'un étrange bonheur.

On survit ainsi, sans remblai,
Dans un amour plat, une constance
Âpre dissoute dans cet azur d'avril,
Résistant à l'obsession
De ne rien aimer, prendre, arrêter.

*Queste facce impassibili scorrono sul vetro
Come la maschera di Agamennone sullo
schermo
Del National Geographic. Porto soltanto
Questo passato muto negli intrecci quotidiani
Al di sotto di Roma. Sono ferme ma è come
Se dondolassero insieme la loro nenia,
La stessa, pericolosamente e senza sono.
Queste facce non hanno dolore, coperto
Dall'insieme dei fiati del mattino.
Non sorridono. Sono macchine
Precise lungo binari precisi.*

Ces visages impassibles glissent sur le verre
Comme le masque d'Agamemnon sur l'écran
Du National Geographic. Je porte seulement
Ce passé muet dans les entrelacements
quotidiens
Au-dessous de Rome. Ils sont immobiles mais
c'est comme
S'ils balançaient ensemble leur litanie,
La même, dangereusement et sans son.
Ces visages n'ont pas de douleur, couverts
De l'ensemble des souffles du matin.
Ils ne sourient pas. Ce sont des machines
Précises sur des chemins précis.

*Sicuro a te dappresso
tremo lontan da te
Don Pasquale*

*A volte fermo lo sguardo sul tuo sguardo
E tu fermi il tuo sguardo sul mio:
Lo spazio è un vuoto e quella linea invisibile
Da pupilla a pupilla su quel vuoto
È il nostro ponte sospeso. Per un istante
Distogliamo lo sguardo ma quel ponte resiste.*

*È allora che il vuoto si fa mondo. Laggiù
Sono voci, rumori, geografie
Promesse, climi inaspettati,
È un tuono quel boato improvviso
Lungo la costa, annuncia il temporale
Se la folla per le strade si disperde
E torna al vuoto. Sei tu che esisti.*

*Rassuré par toi tout près,
je tremble loin de toi*
Don Pasquale

Parfois j'arrête mon regard sur ton regard
Et tu arrêtes ton regard sur le mien :
L'espace est vide et cette ligne invisible
De pupille à pupille sur ce vide
C'est notre pont suspendu. Pendant un instant
Nous détournons le regard mais ce pont résiste.

C'est alors que le vide se fait monde. Là-bas
Ce sont des voix, des bruits, des géographies
Promises, des climats inattendus,
C'est un tonnerre que ce rugissement soudain
Le long de la côte, il annonce la tempête
Si la foule dans les rues se disperse
Et retourne dans le vide. C'est toi qui existes.

*Stasera il bosco della mente
Ha suoni che rapiscono.
Sul pavimento scorrono
Ombre minuscole, veloci.*

*Non ho altri sensi, non ho
La sorpresa dell'amaro
E non mi cauterizza alcuna nausea.
Le mani non sono che un ricordo.*

*Mettere insieme tutte le parti,
Non si può. Com'è vorace l'alfabeto
Che all'altro capo di questa radura
Mi trascina.*

Ce soir le bois de l'esprit
A des sons qui captivent.
Sur le sol courent
Des ombres minuscules, rapides.

Je n'ai pas d'autres sens, je n'ai pas
La surprise de l'amertume
Et aucune nausée ne me cautérise.
Les mains ne sont qu'un souvenir.

Mettre ensemble toutes les pièces,
C'est impossible. Comme l'alphabet est vorace
Qui à l'autre bout de cette clairière
M'entraîne.

*Ho sempre trovato te, all'altro capo.
Ora che te ne sei andato
Vivo un giorno alla volta.*

Je t'ai trouvé toi, à l'autre bout.
Maintenant que tu es parti
Je vis un jour à la fois.

*Davvero è stato un lungo salutarci
Io a bordo, tu a terra
In un porto, un terminale, una stazione,
Ogni volta fuggendo per tornare
A imparare la strada di casa,
Ogni volta pensando
A te come a un riflesso mancato.*

Ça a été vraiment un long au revoir
Moi à bord, toi à terre
Dans un port, un terminal, une gare,
À chaque fois en fuyant pour revenir
Apprendre le chemin de la maison,
Chaque fois en pensant
À toi comme un reflet manquant.

La Limonaia

*La limonaia era lungo il parcheggio
Oltre il recinto, una sola fila d'alberi,
Qualcuno troppo alto e puntuali
I frutti introno al tronco, sparsi
Come lumi cinesi sull'erba.
Ci avevamo seppellito il cane
Quando il suo male c'impose d'arrenderci.*

*I limoni cadono sempre.
Li ho sotto gli occhi, e parlo già al passato.*

L'orangerie

L'orangerie était le long du parking
Au-delà de la clôture, une seule rangée d'arbres,
Quelqu'un de trop grand et ponctuels
Les fruits autour du tronc, dispersés
Comme des lumières chinoises sur l'herbe.
Nous y avons enterré le chien
Quand sa maladie nous a obligés à nous rendre.

Les citrons tombent toujours.
Je les ai sous les yeux, et je parle déjà du passé.

Caravaggio, Il martirio di Santa Lucia

*La vedevo affacciarsi di mattina,
Già dentro una cornice, e così bella
Che il dolore non avrebbe mai potuto
Fare un solco in quella grazia improvvisa.*

*Un solco, no. Poi tutti quei rumori
Erano una lama opaca, ma dura,
Nelle piazze c'era un fumo sinistro,*

La tua cornice.

Caravage, Le martyre de sainte Lucie

Je la voyais se pencher le matin,
Déjà à l'intérieur d'un cadre, et si belle
Que la douleur n'aurait jamais pu
Creuser un sillon dans cette grâce inattendue.

Un sillon, non. Alors tous ces bruits
Étaient une lame mate mais dure,
Sur les places il y avait une fumée sinistre,

Ton cadre.

Bacon

*La linea è un urlo, o un urlo è una linea
Sonora, un bianco altare dove si strazia
Una lenta eucarestia, o un confine
Su cui crolla il dolore, come uno schiaffo
Improvviso sulla guancia di un bambino,
Ingiusto, e che l'urlo vorrebbe vendicare.
Ma è una linea, incerta come un'alba d'inverno,
Il freddo trascinato dal grigio quando il mattino
Urla segretamente, e da qualche parte un
autobus
Innocente entra nel sonno con l'odore
Di una frenata brusca sull'umido dell'asfalto
E infine il silenzio invade i fili, i muri,
Le sinapsi e la voce non esce,
Neppure fossimo nel regno dei morti.*

Bacon

La ligne est un cri, ou un cri est une ligne
Sonore, un autel blanc où se déchire
Une lente Eucharistie, ou une frontière
Sur laquelle la douleur s'effondre, comme une
gifle
Soudaine sur la joue d'un enfant,
Injuste, et que le cri voudrait venger.
Mais c'est une ligne, incertaine comme une aube
d'hiver,
Le froid traîné par la grisaille quand le matin
Hurle secrètement, et quelque part un bus
Innocent entre dans le sommeil avec l'odeur
D'un freinage brusque sur l'humidité de
l'asphalte
Et enfin le silence envahit les fils, les murs,
Les synapses et les mots ne sortent pas,
Alors que nous n'étions même pas au royaume
des morts.

Punta della dogana vecchia

*I campanili puntati come lance esauste
Sull'orizzonte della laguna, possibilmente
Al tramonto. E un aereo che atterrando
lambisce
Fili di perle accese sulle dighe mentre annotta.
Tensione ed eccesso, sovrapposti
Come un vento di guerra appena conclusa
Ma che può ricominciare all'improvviso.
Qui la rosa dei venti non ha senso
Perché oriente e occidente sono un solo centro
E un alito di scirocco ai primi di settembre
Non può bastare a ricordarmi dove sono.*

*In questa luce riesco ancora a vedere
Di lei che fu regina a Cipro le galee
Come sfiorano lente la lingua della Giudecca
Sulla scia delle spezie dorate, dei tessuti brillanti
E ricordano che l'inverno è alle porte –
Tutta questa purezza sarà presto un miraggio
Come i sogni di Marco Polo nei deserti.*

Punta della Dogana Vecchia

Les clochers pointés comme des lances épuisées
À l'horizon de la lagune, peut-être
Au coucher du soleil. Et un avion qui à
l'atterrissage lèche
Des colliers de perles allumées sur les digues
quand la nuit tombe.
Tension et excès, superposés
Comme un vent de guerre qui vient de se
terminer
Mais qui peut recommencer à l'improviste.
Ici la rose des vents n'a pas de sens
Parce que orient et occident sont un seul centre
Et un souffle de sirocco aux premiers jours de
septembre
Ne peut suffire à me rappeler où je suis.

Dans cette lumière je peux encore voir
Les galiotes de celle qui fut la reine de Chypre
Comme elles effleurent lentement la langue de la
Giudecca
Dans le sillage des épices dorées, des tissus
brillants
Et rappellent que l'hiver est à nos portes –
Toute cette pureté sera bientôt un mirage
Comme les rêves de Marco Polo dans les déserts.

Variazione su una poesia di Nina Cassian

Da questa matita si diparte una strada di grafite
E sulla strada passeggia una lettera come un
cane,
Ed ecco una parola come una città abitata
Dove forse arriverò domani.

*Forse. Qualche accidente
Certo aumenterà i miei passi
Ma non mi darò per vinto
Non mi farò prendere dall'ansia
Se il cane è sparito in qualche vicolo
O si è perso tra i cespugli –
Laggiù, sempre più lontano
L'orizzonte è un alfabeto in viaggio.*

Variation sur un poème de Nina Cassian

*De ce crayon part une route de graphite
Et sur la route se promène une lettre comme un
chien,
Et voici un mot comme une ville habitée
Où j'arriverai peut-être demain.*

Peut-être. Quelque accident
Certainement augmentera le nombre de mes pas
Mais je ne m'avouerai pas vaincu
Je ne me laisserai pas submerger par l'angoisse
Si le chien disparaît dans une ruelle
Ou se perd dans les buissons –
Là-bas, de plus en plus loin
L'horizon est un alphabet en voyage.

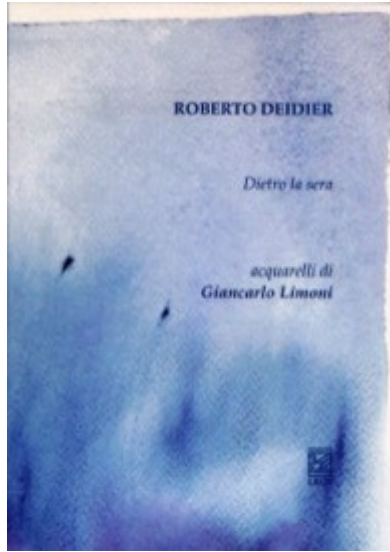
*In corsa sul treno fantasma
I vagoni sfilano veloci come perle
Sul pavimento da una collana strappata
E ciascuna è una meta che si sposta,
La scheggia impazzita di un pensiero fisso
Quando non c'è più niente da pensare,
Una stazione, una città, un pianeta
In fuga dalla sua origine, più lontani
Della distanza scritta su un biglietto.*

*E il fantasma è il treno, o la sua corsa,
L'ombra di una parola da una pagina all'altra.*

En route dans le train fantôme
Les wagons défilent aussi vite que des perles
Sur le sol d'un collier arraché
Et chacune est une destination qui se déplace,
L'éclat fou d'une pensée fixe
Quand il n'y a plus rien à penser,
Une gare, une ville, une planète
Fuyant son origine, plus loin
Que la distance écrite sur un ticket.

Et le fantôme est le train, ou son trajet,
L'ombre d'un mot d'une page à l'autre.

II | Dietro la sera



Piovasco

*Ecco i giorni dell'acqua, la costellazione
S'apre a cascata, stinge il destino
O forse i sogni si scrivono con lettere
Trasparenti? Scende sul marciapiede
Come una felicità mancata.*

*Quante volte dietro i vetri assistiamo
A una congiura che ci sembra estranea –
Nuvole, diciamo, passeranno in fretta
Per dirigersi altrove e non sappiamo
Né vogliamo sapere, siamo solo
I testimoni del clima, una giornata
Di mobili spostati, memorie svuotate.*

Piovasco

Voici les jours de l'eau, la constellation
S'ouvre en cascade, fane le destin
Ou peut-être que les rêves sont écrits avec des
lettres
Transparentes ? Il descend sur le trottoir
Comme un bonheur perdu.

Combien de fois derrière les fenêtres assistons-
nous
À un complot qui nous semble étranger –
Les nuages, disons-nous, passeront vite
Pour aller ailleurs et nous ne savons pas
Ni ne voulons savoir, si nous sommes seulement
Les témoins du climat, une journée
De déménagement, et de souvenirs vidés.

Curva d'agosto

Così torna a parlare
Il corpo usato della strada
Con la prima pioggia delle giornate corte
E voci che sembrano nuove.

L'autunno si fa immaginare
Con l'asfalto bagnato,
Le notizie di un telegiornale
Verso sera.

Courbe d'août

Alors il se remet à parler
Le corps usé de la route
Avec la première pluie des jours plus courts
Et des voix qui semblent nouvelles.

L'automne se laisse imaginer
Avec de l'asphalte humide,
L'actualité d'un journal télévisé
Vers le soir.

III | Solstices



*Come avrebbe potuto non voltarsi...
In sogno erano apparse le valigie
Dei morti, lasciate in qualche stazione :
Quelle dei vivi le aveva pensate
Come un'improbabile carovana
Confusa nella sabbia infinita
In cammino verso un'altra città.*

*Non ci sarebbero stati più vivi,
Neppure lui rivolto alla rovina :
Scrutare nel presente era lo stesso
Che fissare in faccia la distruzione.
Si era fermato, lo sguardo all'indietro,
Il passo avanti verso l'orizzonte,
Un'istantanea senza redenzione.*

Comment aurait-il pu ne pas se retourner...
En rêve étaient apparues les valises
Des morts, abandonnées dans une gare :
Celles des vivants il les avait pensées
Comme une improbable caravane
Indécise dans le sable infini
En chemin vers une autre ville.

Il n'y aurait plus eu de vivants,
Pas même lui retourné vers la ruine :
Scruter le présent était pareil
Que fixer en face la destruction,
Il s'était arrêté, le regard à l'intérieur,
Le pas en avant vers l'horizon,
Un instantané sans rédemption.

*La mano libera rapprende
L'azzurro sulle voci del quartiere,
Scopre il nudo tra il cielo e la strada,
Le crepe negli sguardi dei passanti.*

*Adesso so quanto folla dimora
Nella mia inerzia. Ancora
Mi sento respirare sotto il sale.*

La main libre coagule
Le bleu sur les voix du quartier,
Découvre le nu entre le ciel et la route,
Les crevasses dans les regards des passants.

Maintenant je sais à quel point la foule réside
dans mon inertie. Encore
Je me sens respirer sous le sel.

*Rabbrividì pensando che davvero
Minacciava di mancare al suo pubblico
Mai più salendo su un solo trapezio.
Lo seguivo con lo sguardo, insistevo
Che due trapezi erano meglio d'uno,
Ne avrebbe guadagnato lo spettacolo.
Ma lo vidi già scosso dai singhiozzi.
Gli chiesi allora cos'era accaduto,
Al suo silenzio tentai una carezza
E spaventato m'accostai stringendo
Al mio il suo viso e mi bagnò il suo pianto.
Non si calmava : Come faccio a vivere
Solo con questa sbarra tra le mani ?*

Je frémis en pensant que vraiment
Il menaçait de manquer à son public
En ne montant jamais plus sur un trapèze.
Je le suivais du regard, j'insistais
Parce que deux trapèzes sont mieux qu'un,
Le spectacle y aurait gagné.
Mais je le vis déjà secoué par les sanglots.
Je lui demandai alors qu'est-ce qui était arrivé.
À son silence je tentai une caresse
Et apeuré je m'approchai en serrant
Contre le mien son visage et ses pleurs me
baignèrent.
Il ne se calmait pas : Comment vais-je faire pour
vivre
Seul avec cette barre entre les mains ?

Davide e Golia

*Avrei potuto giurarlo, perché era vero.
Non lo sapevo, no, non lo sapevo
Che fosse alto da oscurarmi il sole
E grande, tra le sue braccia la rabbia
Era un cielo di comete silenziose
E ogni muscolo un paesaggio
E il corpo una nazione.
La fronte faceva ombra sugli occhi
E sembrava che guardasse da ogni parte
Con quelle orbite oscure
Come la morte, come ogni morte.
Ma guardava solo me
Con l'aria di chi attende la sua preda.
Era deciso nel ruolo
Che gli era stato dato.
E io non potevo essere altro.
Una scena formale di poche mosse,
Le mie. Non si sarebbe mai spostato
Dal luogo in cui s'illudeva
Di nascondersi a se stesso, alla preda
Come il leopardo tra i cespugli.
Chissà cosa pensò quando avanzai
Per fermarmi solo dopo pochi passi:
Conta, mi dicevano i miei,
E ad ogni numero accorcia la distanza.
Ma era al tetto della fronte che puntavo,*

David et Goliath

J'aurais pu le jurer, parce que c'était vrai.
Je ne le savais pas, non, je ne le savais pas
Qu'il était grand à occulter le soleil
Et immense, entre ses bras la rage
Était un ciel de comètes silencieuses
Et chaque muscle un paysage
Et le corps une nation.
Son front faisait de l'ombre sur ses yeux
Et on aurait dit qu'il regardait de tous côtés
Avec ces orbites obscures
Comme la mort, comme chaque mort.
Mais il ne regardait que moi
Avec l'air de celui qui attend sa proie.
Il était déterminé dans le rôle
Qu'on lui avait donné.
Et moi je ne pouvais pas être autre chose.
Une scène formelle de quelques mouvements,
Les miens. Il n'aurait jamais bougé
du lieu où il croyait
Se cacher à lui-même, à la proie
Comme le léopard dans les buissons.
Qui sait ce qu'il pensa quand je marchai
Pour m'arrêter après seulement quelques pas :
Compte, me disaient les miens,
Et à chaque nombre la distance diminuait.
Mais c'était le sommet du front que je visais,

*A quella cima inespugnata.
Quando roteai la fionda
Capii che quella notte si stava spegnendo
Con tutta la ricchezza del suo cielo,
Per sempre. Lanciai la pietra senza pensare.
Cadere fu il suo ultimo battito.
Solo quando fu a terra e oltre
Già s'alzava la polvere della fuga
Mi distesi accanto a lui
Per vedere fin dove gli arrivavo.*

Cette cime inexpugnable.
Lorsque j'ai fait tournoyer la fronde
J'ai réalisé que cette nuit-là se fanait
Avec toute la richesse de son ciel,
Pour toujours. J'ai lancé la pierre sans réfléchir.
Tomber fut son dernier battement de cœur.
Une fois qu'il fut à terre et au-delà
Déjà s'élevait la poussière de la fuite
Je me suis couché à côté de lui
Pour voir jusqu'où je lui arrivais.

*Non avevo mai potuto capire
Di che pasta fosse fatto l'amore.
Per me era solo una scia di parole
E di note intorno ai bivacchi.
Ero certo della mia immunità,
Io, il solo uomo a non poter salire
Sulle spalle degli altri.
Fu facile convincermi che facevo
Paura. Mi misero in prima fila
Ad aspettare l'orizzonte. Immaginavo
Un piccolo esercito da calpestare,
Invece mi si fece incontro lui.
Esile da non poterlo mettere a fuoco
E senza età. Fu questo a tradirmi,
Il voler capire. Chi fosse
E perché m'innamorava
Come uno specchio confonde i pensieri
E li deforma, come un'eclissi
Restituisce il giorno alla notte.
Non avrei potuto fare nulla.
Quando venne a sdraiarsi accanto a me,
Respiravo ancora.*

Je n'avais jamais pu comprendre
De quel bois était fait l'amour.
Pour moi, c'était juste une traînée de mots
Et de notes autour des bivouacs.
J'étais sûr de mon immunité,
Moi, le seul homme à ne pouvoir monter
Sur les épaules des autres.
Il a été facile de me convaincre que je faisais
Peur. Ils m'ont mis au premier rang
Pour attendre l'horizon. J'imaginais
Une petite armée à fouler du pied,
En revanche je suis allé à sa rencontre.
Un exil à ne pas pouvoir mettre à feu
Et sans âge. C'est ce qui m'a trahi,
La volonté de comprendre. Celui qu'il a été
Et pourquoi il était amoureux de moi
Comme un miroir confond les pensées
Et les déforme, comme une éclipse
Restitue le jour à la nuit.
Je n'aurais rien pu faire.
Quand il est venu s'allonger à côté de moi,
Je respirais encore.

*Perché di te non m'arriva neppure
Il fiato d'un ricordo, l'acqua scura
Delle tue profezie scritte a matita
Come in una cartolina dal nord
Nel paesaggio di vetro si disperde.
Non ho mappe per venire a cercarti
Né luoghi o date, timbri di partenza.*

Parce que de toi il ne m'arrive même pas
Le souffle d'un souvenir, l'eau sombre
De tes prophéties écrites au crayon
Comme dans une carte postale du nord
Dans un paysage de verre où on se disperse.
Je n'ai pas de carte pour venir te chercher
Ni de lieux ou de dates, timbres du départ.

IV | Gabbie per nuvole
(Roma, Empirìa, 2011)



Thomas Hardy (1840-1928)

In the garden

*We waited for the sun
To break its cloudy prison
(For day was not yet done,
And night still unbegun)
Leaning by the dial.*

*After many a trial—
We all silent there—
It burst as new-arisen,
Throwing a shade to where
Time travelled at that minute.*

*Little saw we in it,
But this much I know,
Of lookers on that shade,
Her towards whom it made
Soonest had to go.*

In giardino

Attendevamo che il sole
Rompesse la sua prigione di nubi
(Poiché non era ancora giorno fatto
E la notte non ancora iniziata)
Sporgendosi sulla meridiana.

Dopo molti tentativi –
Noi tutti in silenzio –
S'incendiò come la prima volta
Gettando un'ombra laddove
Il tempo viaggiava in quell'istante.

Poco vi scorgemmo,
Ma molto so di questo:
Di osservatori in quell'ombra,
Verso lei che il sole aveva fatto
Al più presto dovettero andare.

Michael Hartnett (1941-1999)

The hare

*It was a green world.
Green thoughts
curled quietly
in her mind's field.
Cowsmell, milksmell
sweet-root expansion
under ground.*

*She heard thunder.
The sky fell on her back.
The hill gulped down the sun.
The world was quenched
like a match in wind.
Under her belly's fur
the litter kicked.
Her eyes were open,
death's scum destroying
the joy, the great shining.*

*Forgive me, girl.
I had no knife
to cut your children free.
Forgive me.*

La lepre

Era un mondo verde.
Pensieri verdi
si raggomitolavano in silenzio
nel campo della sua mente.
Odore di mucche, di latte
espansione di dolci radici
sottoterra.

Poi udì un tuono.
Il cielo le cadde addosso.
La collina inghiottì il sole.
Il mondo si spense
come un fiammifero al vento.
Sotto la pelliccia del ventre
scalciava viva la nidiata.
Aveva gli occhi aperti,
la schiuma della morte distruggeva
la gioia, il grande splendore.

Perdonami, ragazza.
Non avevo un coltello
per liberarti i figli.
Perdonami.

Philip Larkin (1922-1985)

Going

*There is an evening coming in
Across the fields, one never seen before,
That lights no lamps.*

*Silken it seems at a distance, yet
When it is drawn up over the knees and breast
It brings no comfort.*

*Where has the tree gone, that locked
Earth to sky? What is under my hands,
That I cannot feel?*

What loads my hand down?

Partire

C'è una sera che avanza
Tra i campi, una sera mai vista prima,
Che non accende luci.

Di seta sembra a distanza, ma
Come s'accosta alle ginocchia e al petto
Non porta conforto.

Dov'è più l'albero che stringeva
La terra al cielo? Cosa c'è sotto le mie mani,
Che non riesco a sentire?

Cosa fa pesanti le mie mani?

V | Il primo orizzonte
(Genova, San Marco dei Giustiniani, 2002)



Due infanzie

*Gridano i bambini al ritorno da scuola,
Gocciano vasi dall'ultimo piano.*

*Una cornacchia a mezz'aria taglia il cielo.
Il tuo va dai tetti alla strada.*

Deux enfances

Les enfants crient en rentrant de l'école,
Les pots tombent du dernier étage.

Un corbeau dans les airs traverse le ciel.
Le tien va des toits à la rue.

Il decimo anno

*Per quanti anni mi sono chiesto
Della distanza: quanto impiega il mio grido
A raggiungerci, se è più forte il sonno dei giorni,
Se poi hanno un peso il dato e il preso
O sono invece un gas leggero che svanisce*

*Lì dove non siamo mai stati;
Se raggiunge una domanda una sola
Parola e si può passare la corrente;
Se esiste la corrente che ci vuole
Diversi e ancora uguali,
O i pixel della notte hanno riflesso
Lo stesso sguardo sulle nostre facce.*

*Ora non conto più i passi né i nomi
Gli abbracci dei risvegli e i viaggi
Gli squilli del telefono i discorsi fatti
E quelli per sempre mancati.*

*Per il sempre che non so contare
Le nostre mille schegge qui raccolte
A darci fiato dietro un muro d'allegria,
Le ostentate valigie della partenza
Ancora vuote dall'ultimo ritorno.*

La dixième année

Depuis combien d'années me suis-je demandé
quelle distance : combien de temps met mon cri
Pour t'atteindre, si le sommeil des jours est plus
fort,
Et si le donné et le pris ont une importance
Ou sont au contraire un gaz léger qui disparaît

Là où nous n'avons jamais été ;
Si un seul mot peut devenir une demande
Et si le courant peut alors passer ;
Si le courant existe qui nous veut
Différents et toujours identiques,
Ou les pixels de la nuit ont reflété
Le même regard sur nos visages.

Maintenant je ne compte plus les pas ni les noms
Les embrassades au réveil et les voyages
Les coups de téléphone les discours prononcés
Et ceux à jamais manqués.

Pour l'éternité que je ne sais pas compter
Nos mille éclats récoltés ici
À nous donner du souffle derrière un mur de joie,
Les valises exhibées du départ
Encore vides depuis le dernier retour.

Il primo orizzonte

*A un miglio da terra prima dell'alba
Solo questa fusoliera divide il cielo
Fino al primo fendente di sole.*

*Così va disegnandosi il giorno:
Lo spettro lascia esistere crinali
Lontanissimi e in quella distanza
È quel che basta ad abbracciare il mondo,
Questo giorno per noi tutti uguale.*

*Fuori c'è il primo orizzonte,
Dentro giacche, occhiali, giornali.*

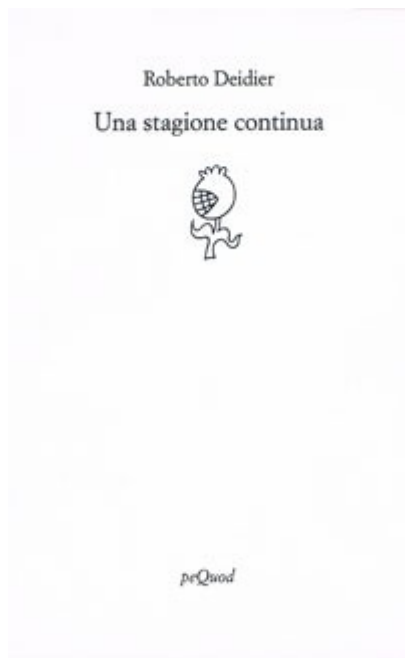
Le premier horizon

À un mile de la terre avant l'aube
Seul ce fuselage divise le ciel
Jusqu'au premier rayon de soleil.

Ainsi va la journée qui s'annonce :
Le spectre laisse exister des crêtes
Éloignées et cette distance
Est celle qui suffit pour embrasser le monde,
Ce jour pour nous tous identique.

Dehors c'est le premier horizon,
À l'intérieur vestes, lunettes, journaux.

VI | Una stagione continua
(Ancona, peQuod, 2002)



Giro di boa

*Ora faccio da guida a me stesso
E insieme attraversiamo il solstizio
Con un minimo bagaglio d'impressioni,*

*Ma non imparo a calibrare i passi
Lungo il corridoio dell'estate:
Tra le due porte di corno e d'avorio
Non è poi tanta la distanza.*

*Questa è la stagione, non ha colore,
E la solchiamo con bracciate lente
Come terra che arata respira.*

*Bagnanti percorrono la battigia
Scostandosi alle onde più mosse,
Se il vento incalza è caldo che ristagna.
Qui l'intero è solo il mare.*

*Senza ritorno in pochi passano la punta
Dove le alghe s'aggrumano al sole,
Sanno che nessun'orma resta sulla rena,
Tranquilli vanno a un'altra spiaggia.*

Tournant décisif

Maintenant je suis mon propre guide
Et ensemble nous traversons le solstice
Avec un bagage minimum d'impressions,

Mais je n'apprends pas à ajuster mes pas
Le long du couloir de l'été :
Entre les deux portes en corne et en ivoire
La distance n'est pas si grande.

C'est la saison, elle n'a pas de couleur,
Et nous la traversons à lentes brassées
Comme une terre labourée qui respire.

Les baigneurs marchent le long de la grève
S'écartant aux vagues les plus agitées,
Si le vent presse, il fait chaud pour qui stagne.
Ici tout n'est que mer.

Sans retour peu passent le pointe
Où les algues s'accumulent au soleil,
Ils savent qu'aucune trace de pas ne reste sur le
sable,
Tranquilles ils vont sur une autre plage.

Evento e misericordia

*L'agave sovrasta il tornante,
Tocca i davanzali bassi.
Oscurità improvvisa
Di nuvole, autocarri
In marcia lenta lungo la statale.*

*Scende il gabbiano. L'auto frena.
Resta a terra quel rostro puntato
In direzione del mare. Fermi
I bambini ne studiano la posa,
Ciascuno la sua remigante in mano.*

Événement et miséricorde

L'agave domine le virage,
Touche les seuils les plus bas.
Obscurité soudaine
De nuages, d'autocars
En marche lente le long de l'autoroute.

La mouette descend. La voiture freine.
Reste à terre ce rostre pointu
En direction de la mer. Immobiles
Les enfants en étudient la pose,
Chacun sa rémige en main.

Mercati Superconcas

*Il suo viso rattratto fra la cuffia
E il camice, all'apparenza svagato:
Opaco mentre recita la lista
Il mio, riflesso sul vetro del banco.*

*Stretto ovunque a me stesso nell'estrema
Parodia che mi accoglie tra un dovere
E un bisogno, ma cos'altro mi aspetto
Da lei, se non quest'ansia
Confusi in una finta vacanza...*

Marchés Superconcas

Son visage retiré entre le bonnet
Et la blouse, d'une apparence distraite :
Opaque alors qu'il récite la liste
C'est le mien, réfléchi sur la vitre du comptoir.

Serré partout contre moi-même dans l'extrême
Parodie qui m'accueille entre un devoir
Et un besoin, mais qu'est-ce que j'attends d'autre
D'elle, sinon cette angoisse
Confus dans une vacance illusoire...

VII | Libro naturale
(Roma-Salerno, Edizioni dell'Ombra, 1999)



Dedica al fuoco

*Con la legna di una casa abbattuta
Ti ravvivo per restarti accanto
Senza paura, perché adesso la mia
Fa cenere della tua forza
E insieme sfaldano stipiti, porte,
Vecchi infissi, un teatro di brace.*

*Al mattino sei il più piccolo fornello,
Con te inizia la nostra giornata:
Anche questa è la tua consuetudine
Di animale domato che si vendica.
Sacro e solitario, o domestico profano
Di un corpo di una stanza ti rivesti*

*E ogni perdita è certa. Non brucia come te
La calce dei nostri muri bassi.*

Dédicace au feu

Avec le bois d'une maison démolie
Je te ravive pour rester près de toi
Sans peur, parce que maintenant ma force
Transforme en cendres ta force
Et ensemble elles bouchent les embrasures, les
portes,
Les vieux luminaires, un théâtre de braises.

Le matin tu es le plus petit poêle,
Avec toi commence notre journée :
C'est cela aussi ton habitude
D'animal apprivoisé qui se venge.
Sacré et solitaire, ou domestique profane
Tu t'habilles du corps d'une chambre

Et toute perte est certaine. Elle ne brûle pas
comme toi
La chaux de nos murets.

L'acacia

*Per quale memoria sopravvive, quale ascolto
Chiedo senza difesa tra pareti non mie,
Ed apro le braccia a liberare il mio teatro
Dove la siepe è intatta e l'estate indolente.
Quasi fosse un castigo alla pigrizia, la pioggia
Portò il lampo che le divide in due la vita.*

*O compagna del vuoto che sarà, tu non vedi:
Della casa non decido più, il prato è arso,
L'acacia spaccata è senza voce e non hai forza
Per richiamare il mondo impresso sulla mia
pelle.*

*Ora restano la siepe, il tronco, la pigrizia
Così lontani ed è infedele anche il mio piede
Da quell'istante sceso a segnare un prima e un
dopo:*

*Cadendo, con la faccia impastata nella ghiaia,
Voltandomi solo verso me stesso, potendo
Infine, senza chiedere più nulla, pensare
La libertà di morire come un accidente.*

L'acacia

Pour quelle mémoire survit-il, quelle écoute
Demandé-je sans défense entre des murs qui ne
sont pas les miens,
Et j'ouvre mes bras pour libérer mon théâtre
Où la haie est intacte et l'été indolent.
Comme si c'était une punition pour la paresse, la
pluie
Apportait la foudre qui divise la vie en deux.

Ô compagnon du vide qui viendra, toi tu ne vois
pas :
Je ne décide plus rien pour la maison, la pelouse
est brûlée,
L'acacia fendu est sans voix et tu n'as pas la force
De rappeler le monde imprimé sur ma peau.
Maintenant la haie, le tronc, la paresse restent
Si éloignés et même mon pied est infidèle
À partir de ce moment précis qui signale un avant
et un après :

En tombant, le visage mélangé au gravier,
Me retournant uniquement vers moi-même,
pouvant
Enfin, sans plus rien demander, penser
La liberté de mourir comme un accident.

Facile

*Mio amore, questo è l'ultimo treno
Fra i tanti che abbiamo visto passare:
Gli scambi riposeranno fino a domani.
E io sento altri rumori, la notte,
Il battito difforme di una corsa
Lungo binari senza ferro e travi.
È qualcuno che porta la mia vita
Sulle sue spalle, ma non mi somiglia.
Aggirerà cento semafori spenti,
Pensiline come isole deserte,
Altoparlanti di nessuna partenza
Da annunciare. Perché questo
È l'ultimo treno, amore mio,
E nessuno verrà a dirti ciò che manca
Ai nostri giorni insieme.*

Facile

Mon amour, ceci est le dernier train
Parmi les nombreux que nous avons vu passer :
Les aiguillages se reposeront jusqu'à demain.
Et moi j'entends d'autres bruits, la nuit,
Le battement irrégulier d'une course
Le long des quais sans rails ni voies.
C'est quelqu'un qui porte ma vie
Sur ses épaules, mais il ne me ressemble pas.
Il évitera cent feux éteints,
Des abribus comme des îles désertes,
Des hauts-parleurs qui n'ont aucun départ
À annoncer. Parce que ceci
Est le dernier train, mon amour,
Et personne ne viendra te dire ce qui manque
À nos jours passés ensemble.

VIII | Il passo del giorno
(Ripatransone, Sestante, 1995)



Petronio

*Non mandano oracoli o numi
le ombre che agitano i sogni.
Accerchiare il pensiero è un'invenzione
che ciascuno si dà. Come il silenzio
s'appropria del corpo assonnato
gioca libera, la mente,
proietta al buio il giorno.*

*Chi supera avamposti in una guerra
e brucia città da commiserare
vede uomini in fuga, funerali di re
e sangue che scorre sui campi.
All'avvocato le leggi e il foro,
l'apprensione per chi sarà la corte.
L'avarò interra e dissotterra gli ori.*

*Il cacciatore è per fossati coi cani. Chi è sul mare
naufrago s'aggrappa a ciò che resta
della poppa strappata alle onde.
Scrive all'amico, la puttana. L'adultera fa doni.
E il cane abbaia nel sonno a orme di lepre.
L'ansia di questa miseria
non dura che lo spazio d'una notte.*

Pétrone

Elles n'envoient ni oracles ni divinités
les ombres qui agitent les rêves.
Encercler la pensée est une invention
que chacun s'attribue. Comme le silence
s'approprie le corps endormi
l'esprit joue librement,
il projette le jour dans l'obscurité.

Qui dépasse les avant-postes dans une guerre
et brûle les villes apitoyées
voit des hommes en fuite, des funérailles de rois
et le sang qui coule sur les champs.
À l'avocat les lois et le tribunal,
l'appréhension pour qui sera la cour.
L'avare enterre et déterre les ors.

Le chasseur est dans les fossés avec ses chiens.
Qui est sur la mer
naufragé s'accroche à ce qui reste
de la poupe arrachée aux flots.
Elle écrit à son ami, la pute. La femme adultère
donne des cadeaux.
Et le chien aboie dans son sommeil sur les traces
d'un lièvre.
L'angoisse de cette misère
ne dure que le temps d'une nuit.

Non andartene lontano

*Non andartene lontano
quando a sera ci addormentiamo
insieme, non andare
per sogni troppo ripidi.*

*Fa' che sia piuttosto una finzione
il tuo passo solo, un'illusione
che ti riporti presto
a questo tuo respiro breve.*

*Va' in un luogo
dove anch'io possa stare,
non andare
per sogni troppo ripidi.*

Ne t'en va pas

Ne t'en va pas
quand le soir nous nous endormons
ensemble, ne pars pas
pour des rêves trop rêches.

Fais en sorte que ce soit plutôt une fiction
ce pas unique, une illusion
qui te ramène bientôt
à ton souffle bref.

Va dans un lieu
où moi aussi je peux être,
ne pars pas
pour des rêves trop rêches.

Addio dei compagni

*- Andare è il solo modo di aiutarti -
mi dice l'ultima voce,
troppo vicina per essere intesa,
né ripete la frase che mi aggira
e non vuole saperne di fermarsi.
Sono usciti da un lungo corridoio,
vanno giù per la scala di ferro
col rumore dei loro passi svelti,
come saltelli ancora di bambini:
ma sono divenuti grandi, anche per me
che già avevo scelto
e non riesco neppure più a vederli
mentre scendono a toccare terra.*

Adieu des compagnons

- Partir est le seul moyen de t'aider -
me dit l'ultime voix,
trop près pour être comprise,
mais qui ne répète pas la phrase qui m'échappe
et qui refuse de s'arrêter.
Ils sont sortis d'un long couloir,
ils descendent l'échelle de fer
dans le bruit de leurs pas rapides,
comme des sauts encore d'enfants :
mais ils sont devenus grands, même pour moi
qui avais déjà choisi
et je n'arrive même plus à les voir
tandis qu'ils descendent pour toucher le sol.



Les éditions Solstices
Roberto Deidier | février 2022
no°4

ISSN : 2428-0909